





Daniel Cohen éditeur

[www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)

*Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Littératures* est une collection ouverte à *l'écriture*, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple—il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs qui, par leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont eu le désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo.

D.C.

ISBN : 978-2-296-08863-9

© Orizons, Paris, 2013





# Zapping à New York





## Du même auteur

*Roman de l'Objet*, José Corti, 1981  
*Bibliques*, José Corti, 1984  
*La Moisson du crépuscule*, Pierre Fanlac, 1984  
*Le Jardinier du Ciel*, Pierre Fanlac, 1986  
*Mémoires d'imposture*, Éditions des Femmes, 1986  
*L'œil des Phrases*, José Corti, 1987  
*La Tunique de Nessus*, Éditions des Écrivains, 2000  
*La Dame Blanche*, Éditions des Écrivains, 2001  
*Sylvain ou le bois d'œuvre*, L'Harmattan, 2006  
*Faux et usage de faux*, Orizons, 2009  
*Du côté de l'ennemi*, Orizons, 2010  
*Filages*, Orizons, 2011  
*L'Horreur parturiente*, Orizons, 2012  
*Museum verbum*, Orizons, 2012  
*Zapping à New York*, Orizons, 2013





Lucette Mouline

# Zapping à New York



**O**rizons

2013





## Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānāsī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Pierre Fréha, *La Conquête de l'oued*, 2008  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunucho, suivi de Les Pompes néantes*, 2011  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009





- Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011
- Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
- Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
- Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) *L'Éternité pliée*, tome I; *La Rivière entre les doigts*, tome II; *Graine de lumière*, tome III; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011
- François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011
- Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010
- Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011
- Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
- Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
- Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
- Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011
- Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
- Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
- Lucette Mouline, *Filages*, 2011
- Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
- Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
- Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
- Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années*, 2008
- Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011
- Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011
- Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011
- Robert Poudérou, *L'ennemi de la mort*, 2011
- Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
- Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
- Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011
- Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011
- Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
- Béatrix Ulysse, *Le manuscrit de la Voie lactée*, 2011
- Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009
- Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013.

Nos autres collections: *Contes et Merveilles*, *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Universités*, *Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie—La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).









## Cindy

### Voix off

C'est une époque dure et, par dessus le marché, une rude saison. Ce matin, il fait déjà chaud. La journée promet d'être torride. Comme souvent à New York pendant l'été, le ciel hésite. Soit la grisaille étouffante, soit la cuisson d'un soleil de feu.

Par des températures pareilles, mieux vaut se lever de bonne heure. Ma toilette, je l'accomplis toujours avec un soin méthodique. Un vrai premier travail. Mais plus que jamais, je lui demande de me mettre à l'abri du monde extérieur. Avant tout, il faut que je me protège. Or dès que je suis debout, les ombres et les rêves qui m'ont tenu compagnie pendant des heures ont du mal à se dissiper. Je suis longue à me réveiller. S'arracher à l'absence nocturne où on oublie est trop pénible. Heureusement qu'il ne fait pas jour sans arrêt ! Beaucoup de gens sont de cet avis. Pourtant ils n'ont pas toujours les mêmes motifs que moi. Moi, j'ai peur de voir finir un répit, un sursis. La lumière va recommencer sa traque. La réalité me bouscule, m'humilie. Je peux pas laisser faire ça. Je sais : les choses sont rarement comme on les attend, la mémoire est confuse, on se perd dans ce qu'on a dit, dans ce qu'on a fait. N'empêche, le temps coule, on le regarde passer depuis la rive. À la rigueur, faute de nuit, l'eau serait mon élément si j'étais bonne nageuse.

L'un après l'autre, je m'empare de mes vêtements, un geste de machine, l'esprit complètement vide. Même si je suis minutieuse, voire maniaque, j'expédie vite fait les préliminaires de la journée,





histoire de ne pas consacrer plus de temps que nécessaire à la prise en compte de mon anatomie. Je ne m'aime pas ? C'est plus compliqué. Je trouve ridicule de figoler, d'en rajouter, dès lors que l'essentiel—je veux dire au physique—est acquis. Seules s'imposent des exigences de météo et d'occupations.

Près du plancher, dans un rayon de soleil entre les persiennes, je remarque souvent une poussière dorée qui danse. C'est distrayant. Et par les temps qui courent, j'ai bien besoin de ça. Pieds nus dans mes baskets, je me mets à ajuster consciencieusement les pièces maîtresses de ma tenue. Rien d'original en la matière. Surtout pas. J'ai horreur de la recherche vestimentaire. En bonne habitante de mon vingt et unième siècle commençant, celui de l'uniformité mondiale, il paraît, j'estime que la banalité s'impose. Sur le slip, un jean, le seul vêtement essentiel de ma tenue car, sans lui, je serais incapable de me lever. J'aime à tâter sa toile raide, imprégnée jusque dans la chambre par l'humidité de la canicule qui va monter. J'enfile un rudiment de soutien-gorge presque inutile à ma poitrine ferme et pour finir, le tee-shirt blanc des beaux jours.

Ma minceur qui peut passer pour juvénile ne m'inspire aucune nécessité de m'attarder devant la glace de l'armoire. J'insiste : une telle indifférence n'est pas due à quelque amer mépris de moi-même ou un quelconque regret concernant ma morphologie. Bien au contraire, sans me vanter, je crois avoir une apparence plus que passable. Dans les meilleurs jours, je vais jusqu'à estimer que le sort a été plutôt complaisant à mon égard. Seulement voilà, je pense que pour un être humain, même s'il appartient au sexe féminin, affronter entre quatre yeux, comme on dit, une vérité de la nature, l'image de son corps par exemple, c'est raide, c'est la panique, ça peut provoquer une espèce de terreur.

Donc, je m'occupe vite d'autre chose. Tous les jours ou presque, à mesure que j'enfile mes vêtements dare-dare, je promène mes regards sur des objets familiers, retrouvés et chouchoutés à heure fixe, avec une sensation de soulagement et de réconfort. Qu'on me croie si on veut, j'ai des tics ou des tocs à foison. Je suis pointilleuse sur les alignements. Les tiroirs de la commode ne sont pas fermés à fond ? Je les pousse à petits coups secs, mécaniques et bien dirigés. Le lit disparaît sous un bouillonnement de draps





froissés que pendant ces nuits trop chaudes j'ai tassés d'un pied rageur ? Je tire sur le tissu, patiemment, tout droit, comme pour une revue militaire.

Sous ce climat semi-tropical, la couette l'été, c'est plus possible. Outre la sobriété de l'habillement, je tiens à ces petits gestes domestiques qui font partie de mon hygiène mentale. Il m'arrive ainsi de remettre en place à la file, à la volée, sur la coiffeuse, ma trousse à ongles, une brosse, le flacon d'Eau Sauvage de Dior, mon parfum parisien fétiche, posé de travers. J'empoche un étui de mouchoirs en papier qui traîne sur une chaise et—ça c'est régulier—je me précipite directement vers la fenêtre.





## Jour J.

9 Juillet 2005  
Scenery

Rien à signaler. Une torpeur livide pesait sur les maisons alignées en face qui, comme celle de Cindy, donnaient de l'autre côté sur la rue. Par l'arrière pour son habitation, par la façade pour son vis-à-vis.

Ces constructions identiques n'étaient séparées que par une bande de pelouse continue, plantée d'arbres de loin en loin, un ruban vert qui courait de part et d'autre d'une étroite chaussée centrale. Ça aurait pu être monotone, c'était charmant. Sans compter le caractère agreste donc plutôt surprenant de cet ensemble. On se serait cru dans un village, à quelques centaines de kilomètres de l'une des plus grandes métropoles du monde. À la limite, dans l'allée ombragée d'un parc verdoyant qui miroitait sous le soleil et laissait prévoir une fraîcheur trompeuse.

La jeune femme était tenace dans ses inspections matinales. Jusque là, pourtant, aucun mouvement ne se faisait aux croisées. L'asphalte, baigné de lumière, était nu lui aussi. Derrière les toits assez bas des demeures toutes semblables à allure de pavillons banlieusards ou de gentilhommières citadines en partie cachées par les feuillages, un ciel blanc d'émail luisait. La sérénité planait sur ces choses calmes qui, au fil des heures, allaient s'enflammer. Était-il raisonnable de s'être levée si tôt, surtout pour une journée aussi peu chargée ? La réponse venait tout de suite : on maîtrisait mieux le monde si on était réveillé avant lui. Et ce rôle de premier témoin était loin d'être déplaisant.





Malgré tout, point trop n'en fallait. Une contemplation qui s'éternisait pouvait s'avérer angoissante. De plus, Cindy n'était pas patiente.

Intrépide, elle quitte la fenêtre. Elle a tenté de discipliner d'un revers de main les frisures désordonnées d'une crinière livrée à elle-même et qu'elle ne coiffe guère autrement. Chassée par le dehors sourd à sa demande, elle descend déjeuner.

Depuis qu'elle habite New York, elle se sent aérienne, légère, presque fébrile. Enfin, longtemps elle s'est sentie ainsi, dans ce quartier résidentiel mais bon enfant de Queens où toutes les maisons rangées côte à côte au fond d'un jardinet prolongé en contrebas par un espace donnant sur l'allée de gazon présentent, comme à l'extérieur, un plan semblable: un rez-de-chaussée surmonté d'un étage, le tout pourvu d'un sous-sol enterré, lequel compose une sorte de seuil à lumière tamisée, meublé de télévision, de tapis et de livres.

Rien que de très fonctionnel en somme, sauf, peut-être, cette pièce du bas, agréable et intime. Il conviendrait de s'y tenir souvent l'été, à cause de son atmosphère ombreuse. Mais elle a l'inconvénient d'être assez retirée et Cindy, outre son penchant à la curiosité, a de bonnes raisons de se montrer observatrice. Aussi préfère-t-elle le vaste salon en façade, où l'on pénètre directement depuis une autre rue, celle-là beaucoup plus volontiers empruntée par la circulation que le chenal de l'arrière. Pour comble de bonheur, de gros écureuils gris y galopent sur de l'herbe que l'on entretient avec soin. Des eucalyptus bleutés et des ginkgos jaune d'or à l'automne, jalonnent cette avenue colorée comme une image d'Épinal. Telle qu'elle est, cette demeure presque élégante, trop grande pour une célibataire mais si bien distribuée que chaque pièce y offre comme à grande échelle, la minutie d'un logement de poupée présente un décor de conte naïf, propre à quelque idylle ou féerie.

Cindy lui a donné un assentiment sans réserve lors de son installation.





A priori un logis prometteur, sans problème, dans un environnement paisible dont le confort pousse à la détente dans une ville qui en permet si peu. Et un brin de poésie en plus.

À l'intérieur, même bien-être.

La salle à manger communique avec le séjour, selon la mode française de l'enfilade, par l'arc de cercle d'une cloison évidée. Tout au fond, la cuisine, large pièce séparée des lieux de réception reste indépendante par une porte sur le couloir. Un mélange de commodité et de séduction. Contrairement cette fois aux usages européens, cet espace consacré aux repas est en effet presque aussi important que les autres, particularité américaine qui n'en finit pas d'amuser les nouveaux résidents.

Cependant, en ces lieux, les règles de proportions de la réalité semblent modifiées. Le souci du confort poussé à bout, facilité par une technique astucieuse, se révèle dans une série de placards muraux innombrables alignés du sol au plafond, sur toute la longueur d'un plan de travail digne d'un restaurant, jalonné par l'évier en inox, le lave vaisselle, le lave linge et son séchoir électrique, l'imposante cuisinière à cinq feux. Cette impression de robustesse exagérée et légèrement gratuite que l'on rencontre aux États-Unis dans la plupart des lieux domestiques semble influencer quelque peu sur le comportement psychique des habitants. Ne serait-ce que la pièce principale de cet équipement, un frigidaire énorme et cannibale, doté des proportions d'une armoire-penderie où prendraient aisément place les victuailles nécessaires à la nourriture d'une famille de cinq ou six personnes. Combien de fois Cindy s'est surprise à imaginer l'entassement de barquettes surgelées, de sacs de légumes assortis, de boîtes de jus de fruits, cartons de lait et barres de beurre que ce coffre-fort pourrait contenir !

Le plus drôle a été qu'elle n'a pas cédé aux avances de ce meuble provocant dont elle n'a eu qu'un usage des plus mesurés. Non par souci permanent de sa silhouette. Elle lui a résisté par goût spontané d'une certaine discipline dans la consommation en général, peut-être aussi au nom d'une défiance durable à l'égard des super marchés américains dont le relent fade, indéfinissable,





persistant, lui avait chatouillé les narines dès l'arrivée. Cette odeur artificielle, vaguement sucrée, n'avait-elle pas préfiguré sous une forme matérielle et des airs anodins un des éléments les plus troublants de ce pays, quelque chose comme le délice qui écœure ? Par surcroît, Cindy n'aime pas cuisiner. Et à force de la narguer, le réfrigérateur géant, avec sa grosse porte blanche qui cliquète dès qu'on lâche la poignée est ainsi devenu pour elle, un peu absurde-ment, une sorte d'emblème sauvage de sa terre d'adoption.

En effet, si trente ans plus tôt, elle est bien née à New York, ses premières années et toute son adolescence se sont déroulées en France. Une enfance choyée au sein d'une famille sans histoire, du moins en apparence car le climat bourgeois de la société française n'est peut-être pas aussi dénué d'agitation qu'on ne le pense, malgré la désinvolture et la tranquillité qu'il affiche. Cindy le sait : l'image que renvoie une population est rarement univoque.

Elle avait emprunté à vingt cinq ans un de ces Boeings réguliers qui convoaient au-dessus de l'Atlantique des brigades d'hommes d'affaires, des touristes et des chefs d'entreprises en mission de travail ou appâtés par le légendaire prestige d'aventure que l'imagination européenne continuait à attacher aux territoires d'outre-Atlantique. La plupart de ceux qu'on ne tardera pas à appeler les expats s'étaient implantés ici dans le but de créer leur propre business. Parmi eux, de nombreux industriels et des cadres, des membres de professions intellectuelles supérieures. Au surplus, Cindy devait découvrir que le secteur de la finance était parmi les plus représentés.

En cette année 2005, où presque au seuil du nouveau siècle, elle avait débarqué aux États-Unis, la réputation de New York cité magique gardait toujours sa valeur, ce qui pouvait sembler paradoxal car le pays venait de subir quelques années plus tôt, en Septembre 2001, un de ses plus grands traumatismes. L'Histoire avait frappé. Il n'en restait pas moins que dans les esprits,





si longtemps après l'arrivée des foules d'émigrants et bien plus longtemps encore après le fameux débarquement de Christophe Colomb, l'Amérique gardait jusque dans sa récente blessure, sa puissance de fascination. Pénétrer dans cet univers, c'était avoir accès à l'essence même de la modernité. De ce fait, peut-être avait-on plus que jamais en Europe, depuis les attentats, les yeux braqués sur le nouveau monde. Quoi qu'on pût faire, il restait la terre des exilés et des proscrits, l'espace du choc et de la chance. Là on pouvait se montrer audacieux et capable d'esprit inventif sans complexe.

Jusqu'au jour où Cindy avait mis le pied sur ce fameux sol, elle avait nourri le désir de vouloir rencontrer ce qu'en bons occidentaux les français nommaient le rêve américain ou, plus pompeusement, l'américanité. Ce n'était pourtant pas dans des conditions héroïques ou entreprenantes qu'elle renouait avec ce pays. Il s'en fallait de beaucoup. Mais elle se trouvait en humeur de se considérer comme immigrante à sa manière. Pas besoin de beaucoup se forcer pour voir dans la statue de la Liberté, plantée là au beau milieu de l'Hudson River, entourée des bâtiments de Long Island rendus célèbres par les séjours en quarantaine qui s'y étaient déroulés, un symbole indestructible. Les livres, les journaux apprenaient tout. Ainsi, avec les dernières enquêtes sur les événements de 2001, on baignait volontiers dans l'épopée.

Certes. Mais Cindy avait d'autres raisons de convoiter l'Amérique. Depuis l'acquisition à Paris où elle avait grandi, de ses diplômes d'enseignement de littérature, licence et CAPES accompagnés d'une solide formation en anglais, elle était de plus en plus fermement décidée à renouer avec son pays d'origine car au cours de deux pénibles années dans un lycée, la lenteur de tortue et la partialité de l'administration française s'étaient révélées dans toute leur rigueur. Quel professeur pouvait douter de se voir croupir là, à vie, dans un travail sans avenir ? Le métier de pédagogue promettait un avancement au compte-gouttes, la plupart du temps à l'extrémité lointaine d'une laborieuse ancienneté.

Si on disait tenir le plus grand compte de ce qu'on appelait le « rayonnement » des fonctionnaires, ce concept vague et redoutable faisait et défaisait les carrières. Or la nouvelle enseignante avait fini par comprendre qu'elle n'était pas faite pour briguer,







dans ce domaine, les meilleures places. Non qu'on pût l'accuser d'incompétence ou de morale douteuse. On ne lui reprochait rien. C'était elle qui se hérissait devant la surveillance occulte exercée sur sa personne comme sur son enseignement. Les contrôles, les réseaux, les pressions collégiales, même discrètes, lui tapaient sur les nerfs. Elle méprisait ceux qui les animaient à titre de valets des pouvoirs en place. Bref, elle ruait dans les brancards face à la rigidité des systèmes, de façon contournée mais suffisamment perceptible pour craindre qu'on pût la soupçonner d'esprit critique ou même d'intention subversive.

Pour comble, les vues conservatrices de l'éducation en France durant ces années 2000 ne s'accordaient guère avec la sympathie qu'inspiraient à Cindy les récits du soulèvement des années soixante-huit, largement récupéré depuis. Ainsi que quelques autres, la jeune pédagogue regrettait de n'avoir pas été de ce monde pour vivre cette époque qui figurait pour elle la période d'ouverture des temps modernes à la liberté. Elle était mûre pour l'Amérique.

Outre tout cela, passionnée par les nouveautés culturelles, alertée par la présence continue d'un pays de violence qui occupait l'avant-scène du monde, Cindy avait présenté sa candidature à un poste de professeur publié sur annonce par les Annales de l'Alliance Française.

L'École Internationale des Nations Unies de New York, UNIS pour faire court, recrutait des enseignants bilingues et pluridisciplinaires. Sur entretien minutieux devant jury, elle avait été retenue. Voilà que depuis maintenant trois ans s'affirmait ce retour au bercail qui était en réalité découverte puisqu'aucun souvenir ne lui était resté de cette patrie initiale.

Il s'agissait de dispenser dans cette école à définition contemporaine et non sans renommée, des cours de littérature française qui avaient d'abord été intermittents puis plus nombreux. Nouvelle sur un terrain très convoité, Cindy progressait au gré de la direction, qui, soucieuse d'esprit communautaire, distribuait les





heures avec parcimonie. Mais son service la satisfaisait et elle était portée à pardonner ici ce qu'elle aurait refusé ailleurs.

Le reste de son temps se meublait, maintenant encore, à l'aide de divers travaux d'un style étudiant, ce qui était amusant et lui octroyait la sensation de prendre outre atlantique, sur un statut assez digne, la revanche quelque peu fantasque qui convenait à son tempérament indépendant. Tout cela respirait une bonhomie du meilleur aloi. Dans la même ligne d'évasion vécue en réponse aux contraintes, Cindy, folle d'animaux de toute espèce, n'avait pas hésité à adopter un hobby qui lui plaisait beaucoup et flattait son américanisme. Dans les allées de Central Park, elle accompagnait des chiens que leurs propriétaires, débordés ou absents ne pouvaient promener et distraire. C'était une occupation courante dans la grande cité qui l'avait officialisée depuis de nombreuses années déjà et où elle se pratiquait sans commentaires, ce qui n'aurait sûrement pas été le cas en France. Cette habitude ajoutait un brin de fantaisie au profil plutôt sérieux de la célibataire réservée. Car il n'était pas question pour elle de se dissoudre dans l'identité nationale de la frenchie aguichante.

Elle aurait préféré ne pas avoir à se soucier d'une telle image, mais dotée de jambes fines et d'un torse un peu mince mais bien dessiné, elle croyait savoir qu'on la créditait volontiers d'une sensualité prometteuse. Un rire facile et communicatif confirmait le diagnostic. Que toutes ces choses aient joué dans sa destinée sujette à dérives, elle n'en doutait pas et ce n'était pas une petite affaire.

Car au total, malgré les perspectives de vie facile, de relations attrayantes dans un contexte sans problème, cette existence était jalonnée de dérapages dus à certains défauts contradictoires qui, à première vue secondaires pouvaient se transformer en véritable handicap. Parfois extravertie jusqu'à l'audace, Cindy était par ailleurs affligée d'une timidité qui l'entraînait volontiers à la démission voire à l'échec. Cette double tendance introduisait dans ses comportements une distance instinctive mêlée de hardiesse qui les colorait d'une certaine étrangeté. Probablement plus séduisante qu'un professeur conventionnel, elle exagérait quelque part





sa fonction ou au contraire en rabattait sur elle ou sur autre chose, on se demandait quoi.

N'importe, sa place s'était faite, sans difficulté ni regret à l'égard de la France, avec ceux qui, pendant la première décennie du siècle, s'étaient lancés dans les avenues de la ville-phare aux mille possibles et ce monde inconnu s'était montré accueillant jusque dans sa géographie.

Cindy avait pour domaine le nord d'une zone calme, depuis quelque temps plutôt bien fréquentée, de New York qui avait été à l'origine, un lieu assez désert de transit des populations. Le quartier avait accueilli au début du XX<sup>e</sup> siècle des immigrants assez pauvres et constitué une sorte de borough populaire où s'étaient mêlés, entre autres, des Africains, des Espagnols, des Porto-Ricains. C'était, en plus distingué, une sorte de réplique du Lower East Side qui avait aussi hébergé dans les années 1900-1920 la plus importante communauté juive du monde.

En 2005, complètement rénové, tout en restant un foyer du peuplement juif de la cité, le Queens était devenu encore plus bigarré et surtout plus confortable. Il s'était percé de vastes avenues lumineuses, plantées d'arbres, d'allure riante grâce à ce goût de l'immédiat qui faisait partie d'une certaine générosité américaine. Le passé de ce quartier n'était d'ailleurs pas sans intéresser ses habitants, surtout depuis sa réhabilitation moderne. La mémoire y alimentait plus de rêves que de nostalgies, horizon passionnant pour Cindy qui avait accepté là le pavillon, plus ou moins de fonction, que l'UNIS lui avait proposé parmi d'autres, afin d'aplanir ses éventuels problèmes d'aménagement.

Ainsi était née une sympathie, non dépourvue de tension, entre la nouvelle résidente et ce secteur attirant mais mystérieux qu'on savait en majorité habité outre par les Juifs, les Grecs et, récemment, les Vietnamiens en progression constante. Un tel brassage donnait à croire, comme il advenait souvent dans les agglomérations sujettes aux mutations ethniques, que ce territoire peuplé jusqu'alors en quasi totalité de Blancs était promis à un avenir





de population interlope, en majorité jaune. Le temps semblait renforcer à une vitesse folle l'énigme de ce rassemblement humain dont les éléments proliféraient de jour en jour. Et ce n'était pas seulement à titre démographique. C'était l'embrouille d'un magma de cultures où s'engluaient les corps et les pensées. Résider en ces parages revenait à mettre les pieds sur une fourmilière. Ça, Cindy le savait. Mais elle ne devinait pas qu'elle était empoisonnée.

